

FERD. GAGNON,

Rédacteur et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 25 AVRIL, 1872.

ÇA ET LA.

L'ÉMIGRATION.

C'est en vain que nous avons cherché à faire connaître la vérité sur la situation des canadiens émigrés; c'est en vain que la Presse canadienne s'est élevée contre ces préjugés malheureusement enracinés chez certains cultivateurs sur ces prétendus avantages de l'émigration; c'est en vain qu'on prêche la colonisation; ce printemps, le torrent dévastateur roule avec plus de rapidité que jamais des flots d'émigrants au-delà de la ligne 45.

Jamais la Belgique ne pourra fournir assez de colons pour combler le vide que l'émigration de 1872 est en train de faire dans la province de Québec.

En face du fléau, si elle n'était appuyée sur la foi du patriotisme, l'espérance de former une nation distincte en Amérique, s'évanouirait chez les patriotes pour faire place à un profond découragement.

Pendant longtemps, nous avons été du nombre de ceux qui croient que les véritables causes de l'émigration sont l'extrême indigence et le manque d'ouvrage; mais les informations que nous avons obtenues par nous-même et par nos nombreux agents, sur les classes d'émigrés de 1869, 1870, 1871 et de ce printemps, nous mettent en demeure d'affirmer qu'un très grand nombre, sinon la majorité des émigrés canadiens, laissent aujourd'hui le pays par pur esprit d'aventure et par manque de patriotisme. Des cultivateurs abandonnent deux ou trois terres fertiles qu'ils mettent en fermage, pour venir tenter fortune aux États-Unis. Ils retournent généralement, au bout de quatre ou cinq ans, après avoir endommagé la santé de leurs enfants dont quelques-uns contractent des alliances qui les forcent à demeurer à jamais en ce pays.

On invoque l'industrie, on l'indique comme un remède efficace à guérir cette plaie hideuse de l'émigration. On a raison, sans doute, mais c'est le patriotisme surtout qui fait défaut.

La *Minerve* disait, il y a quelques jours, que l'ouvrage abondant en Canada, elle remarquait en même temps que "durant la dernière décennie, la population indigène, dans le Maine, a diminué de 12,792, tandis que le nombre des étrangers s'est accru de 11,428. Dans le New Hampshire, la population indigène a subi une diminution de 16,446, tandis que le nombre des étrangers a augmenté de 8,673. Dans le Vermont, il y a augmentation de 1,041 dans la population indigène, et de 14,412 dans le nombre des étrangers.

"Or, ces étrangers, nous ne le savons que trop, ce sont presque tous des Canadiens. Pourquoi donc nos compatriotes vont-ils chercher fortune dans des endroits où les Américains eux-mêmes ne trouvent pas leur compte, puisqu'ils en partent?"

"L'émigration n'est-elle pas un métier de dupes?"

La *Minerve* a raison. Les Américains laissent aux étrangers les travaux pénibles. Visitez les manufactures de laine et de coton, ces grandes artères de la prospérité dans la Nouvelle-Angleterre et vous trouverez dix étrangers, Canadiens ou Irlandais, pour un Américain, parmi les employés. Il en sera bientôt de même dans les autres branches de l'industrie, tandis que dans le commerce, c'est tout l'opposé. Les Canadiens y comptent à peine.

Voici le seul *Parceque* que nous pouvons donner au *Pourquoi* de notre confrère: les Canadiens sacrifient leur travail là où les Américains refuseraient les meilleures salaires.

C'est ce qui fait que l'émigration prend des proportions de plus en plus alarmantes. Les Américains eux-mêmes en sont découragés dans plusieurs endroits.

On nous informe qu'à deux stations sur le chemin de Worcester à Norwich, les propriétaires de manufactures ont placé des agents spécialement chargés d'informer les émigrés canadiens qu'il n'y a plus de places pour eux ni dans les manufactures ni dans les pensions de l'endroit. On se plaint de plus en plus de la modicité des salaires produite par le trop grand nombre d'émigrés de la même classe.

Pour peu que cela continue, les Canadiens qui sont aujourd'hui dans la Nouvelle-Angleterre seront forcés, pour protéger leurs salaires, de lancer des agents dans la province de Québec avec mission de combattre l'émigration. Chose bien certaine, c'est que ces agents patriotiques feraient plus de bien au pays que les sergents recruteurs du gouvernement qui se promènent en Angleterre et en Belgique aux frais de ce bon peuple qui émigre.

M. LACROIX.

Le travail que ce monsieur publie, en ce moment, dans nos colonnes, produit une profonde sensation dans le Michigan. Les plus importants journaux de Détroit se disputent notre feuille pour traduire l'esquisse de M. Lacroix. On commence à ouvrir les yeux sur les œuvres de nos ancêtres. La société historique et la société des *Pioneers* de Détroit ont offert une somme fabuleuse pour la possession d'un document de la plus haute importance sur l'histoire de cette ville; document que nous avons en mains et que nous publierons *verbatim*.

Cet excellent M. Lacroix nous écrit avec des expressions de joie et de bonheur: "J'ai vaincu ici les ennemis de notre nationalité, ceux qui avaient travesti l'histoire et jeté de la boue aux mânes de nos héroïques et valeureux ancêtres. Justice est en partie faite, mais le combat n'est pas encore fini."

Peut-être, mais avec un soldat de la trempe de M. Lacroix, la vérité sortira de sa lutte contre les préjugés.

INJUSTE FANATISME.

Les Américains ont la main malheureuse dans leurs relations avec l'Italie. Lors du 25ème anniversaire du Pontificat de Pie IX, le général Grant fit injure aux 5,500,000 citoyens catholiques des États-Unis, de ne pas

envoyer de félicitations au St. Père, à l'instar des souverains d'Europe et d'Amérique, voici qu'aujourd'hui, le drapeau étoilé était le seul qui escortait, à côté du drapeau de Victor-Emmanuel, le convoi funèbre de Mazzini!!!

Encore quelques preuves de ce fanatisme protestant et les étoiles du drapeau américain auront pâli.

AU "PIONNIER."

Ce journal semble croire que le nombre des émigrés canadiens n'est pas aussi grand qu'on s'est plu à le dire, et il s'appuie pour cela sur un rapport sur l'immigration fourni au congrès. Nous prenons sur nous d'affirmer que le rapport est incorrect; et pour plus de sûreté, nous tâcherons d'ici à un an de connaître le chiffre exact des canadiens émigrés. En attendant, voici des statistiques fournies au *Vox Populi* de Lowell par M. J. B. Hurtubise, concernant nos compatriotes de cette ville. Voici ce qu'écrivit M. Hurtubise:

"Nous sommes maintenant ici environ quatre mille. Les Canadiens ont commencé à venir ici depuis à peu près six ans; mais c'est dans l'espace des deux dernières années que le plus grand nombre est arrivé. Oui, monsieur, le plus grand nombre d'entre eux est employé dans les manufactures de coton; quelques-uns sont dans le commerce, d'autres sont ouvriers; de fait, ils remplissent toute espèce de position et suivent des professions diverses. La majorité d'entre eux vient du Canada Est. Les catholiques pratiquants assistent aux exercices religieux dans l'église de la rue Lee, dont le Rev. A. M. Garin est pasteur."

D'autre part, on nous dit que la population canadienne de Fall River, Mass., est de près de 6,000. Pensons et agissons; ces chiffres sont des stigmates.

FERD. GAGNON.

LE DÉTROT. SON FONDATEUR. LE COURAGE, LES ÉPREUVES ET LE PATRIOTISME DE NOS AIEUX.—*Suite et fin.*

S'il me fallait énumérer toutes les grandes batailles de nos ancêtres, tous ces traits de courage, toutes ces actions d'éclat qui illustrèrent nos pères, je sens que mes faibles accents n'y suffiraient pas, ma voix s'éteindrait, et ne jetterait plus que quelques cris plaintifs avant d'avoir pu citer le tiers de leurs hauts faits; et puis avec quel crayon pourrais-je tracer ces belles pages de notre histoire? Comment pourrais-je jamais dépeindre le noble caractère, le patriotisme de ces soldats du dévouement qui, sans murmurer, sans jamais laisser échapper une plainte, sacrifiaient leurs intérêts et leur vie pour le bonheur de leurs descendants? Ah! combien de fois en lisant cette glorieuse épopée de notre nation, que de fois dis-je, mes yeux se sont remplis de larmes au simple et touchant récit de tant d'infortunes!... Il me semblait assister à quelques uns de ces drames lugubres et hideux où la mort planant partout faisait du champ de bataille une véritable boucherie. Les sauvages, surtout par un raffinement de cruauté et de barbarie, se roulaient dans le sang, ouvrant le sein des femmes enceintes, et égorgeant toutes celles qui avaient des enfants en bas âge sous prétexte qu'elles les importunaient par leurs cris et par leurs pleurs... Mais je m'arrête à ce tableau déchirant qui soulève le cœur de dégoût et n'inspire que les plus affreuses répulsions... Je jette un voile de deuil et de tristesse sur ce passé malheureux....

Ne pensons à ce que nos pères ont souffert que pour les glorifier, les vénérer et les bénir. Donnons, oui donnons des larmes à leur mémoire, et pardonnons à leurs ennemis... Pardonnez à leurs ennemis, ai-je dit?... Eh bien! oui pardon pour ces tribus indiennes qui ne voyaient dans les Européens d'alors que des maîtres ambitieux et despotiques, et dont ils redoutaient la présence; pardon pour ces Indiens; car ils ne savaient ce qu'ils faisaient; leur ignorance de la civilisation est leur plus grande excuse. Mais quand je dis pardon pour ceux là je ne le dis point pour les véritables adversaires de nos pères; je ne dis point pardon pour nos éternels ennemis, pour ces meneurs éhontés qui froidement animaient les sauvages contre nos ancêtres, en leur soufflant les pensées diaboliques du meurtre, de l'incendie, de la rapine, de l'assassinat... Non, je ne dis point pardon pour cette nation dont la trahison a fait relever son drapeau déchu sur le champ de Waterloo... Non, je le répète, point de pardon pour le lion britannique, qui, par une basse jalousie, vint déchirer et mutiler une population qui n'avait commis d'autre crime que d'être née Française et de vouloir rester Française!... Pourquoi faut-il que tant de dévouement ait été si mal récompensé par la Métropole?... Que de sacrifices ignorés, inconnus et incompris... que de douleurs muettes dans ces misérables huttes des premiers colons. L'orgueil de notre nation, que de larmes brûlantes dans les yeux de ces modernes Spartiates, de ces guerriers intrépides, apôtres de la foi, de la civilisation et du patriotisme!... Que de sanglots étouffés dans les larges poitrines de ces soldats du désespoir!... Oh! je frémis, rien que d'y songer, mon cœur bat à se briser, mon sang bouillonne dans mes veines, le rouge de la douleur et de la honte me monte au front. (Pardonnez moi, lecteur, ces émotions que je sens et qui se glissent malgré moi sous ma plume.) Oui, je dis donc, de douleur pour les tortures de nos aïeux; de honte pour l'abandon de la France!... Abandonner nos pères si grands, si valeureux, si nobles, si généreux, si désintéressés;... les livrer à la merci de nos rivaux sans honneur; récompenser leurs vertus guerrières et civiques par l'indifférence et le dédain... Ah! voilà ce qui fait ma confusion, et plonge mon âme dans la tristesse!... Que cette perfide et ténébreuse Albion a bien su profiter de toutes les calamités qui accablaient alors notre mère patrie, la belle France, pour exiger l'abandon d'une partie de la colonie!... C'était la colonie entière qu'elle convoitait, mais je ne dirai pas un reste de pudeur, l'Angleterre alors n'en possédait pas, mais un reste de frayeur en songeant à la vieille gloire du grand roi, lui fit abandonner momentanément son hideux projet: comptant sur son astuce et ses noires trahisons pour obtenir le complément de la malheureuse proie qu'elle désirait si ardemment et qui lui avait été disputée si longtemps ponce à ponce, pied à pied, avec les seules ressources et le courage belliqueux et indomptable de nos ancêtres qui, sentant qu'ils avaient du sang français dans les veines, ne voulaient point qu'une tache vint salir leur noble front, dans la crainte que ce stigmate flétrissant ne rejallisse sur toute la nation à laquelle ils étaient si fiers d'appartenir.

Le traité d'Utrecht fut donc arraché des mains débiles et défaillantes de Louis XIV; car eut-elle (l'Angleterre) jamais

osé demander une pareille lâcheté à Louis le Grand dans toute la splendeur de son règne et de sa gloire?... Non... jamais... le souverain qui à 18 ans entra au parlement avec ses bottes à l'écuylère, le chapeau sur la tête et la cravache à la main, pour jeter à la face des opposants à son système, ces mémorables paroles: "L'ÉTAT, C'EST MOI"... n'eût jamais consenti à fléchir le genou devant cette insolente rivale; l'intérêt personnel ne l'eût point fait trancher les limites de son royaume; il eût préféré, pour trancher cette question, s'en rapporter à ses victorieux canons de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingue et de Sens. Mais un demi-siècle s'était écoulé, Madame de Maintenon et Chamillard gouvernaient la France; le grand roi n'était plus qu'un fantôme; il était mort avec le siècle qui l'avait vu naître. Aussi ce traité, signe de faiblesse et de décadence n'eût-il pas le résultat que la cour de France en attendait; les hostilités ne tardèrent point à recommencer; et l'ambitieuse Angleterre enhardie par cet heureux début, voulut assouvir au plus vite son appétit féroce en s'abreuvant jusqu'à satiété dans le sang de nos frères, et humilier ainsi le plus grand peuple du monde. Ce traité, si pénible qu'il fut pour nos valeureux ancêtres, ne désarma point leur courage; ils reprirent vaillamment le fusil du soldat, et défendirent pied à pied ce reste de territoire qu'ils avaient si longtemps arrosé de leur sueurs et de leur sang. Mais l'heure fatale du 10 février vint à sonner comme un glas funèbre dans la poitrine de tous ces braves. Le traité de Versailles livra toute la "Nouvelle-France" au taciturne George III, ce gendre dénaturé de l'infortuné Jacques II, cet usurpateur ténébreux du trône d'Angleterre... Dès lors tout était fini... il n'y avait plus qu'à boire à longs traits dans le calice d'amertume! Il fallait dévorer sa honte en silence, se taire et s'humilier... Ainsi se termina cette lutte qui dura près de deux siècles et qui coûta tant de sang français.

Qui peut dire ce que nos pères durent endurer pendant cette lente et douloureuse agonie qui préparait le hideux contrat de cette cession?... Qui peut dire le nombre de victimes et de martyrs qui succombèrent dans cette bataille décisive où femmes et enfants prirent les armes pour la défense de la colonie?... Ah! que de supplications à la France, que de larmes brûlantes, que de cris déchirants; que de douloureux regards vers la mère-patrie!... Mais le voluptueux Louis XV. pouvait-il comprendre tous ces désastres et tout le dévouement de tant de fidèles sujets, au milieu de ses orgies scandaleuses et de ses jouissances impures? Et d'ailleurs que lui faisait la douleur de ces enfants en appelant à leur mère? Pouvait-il entendre leurs sanglots et leurs cris déchirants? Ce monarque au Parc au cerf, ce souverain débauché qui riait avec le déshonneur des familles, et ne comptait ses ignobles plaisirs que par le nombre de ses victimes... Oh! honte à ce roi sans pudeur qui ruina la France, en abandonnant une de ses plus belles colonies, et en livrant ces valeureux défenseurs Canadiens comme un vil troupeau de moutons. Bienheureuses les contrées de la Nouvelle-France qui purent passer sous le pavillon de l'Union Américaine; du moins celles-ci sont restées... LIBRES; aussi prospérité n'a-t-elle fait que s'accroître? Mais les autres, que sont-elles devenues sous l'étendard britannique? RIEN... La misère les rongea, l'émigration les affaiblit, le monopole les tua. C'est que la liberté leur manque, et que la domination étrangère les écrase de tout son poids. Cependant malgré ce triste état de choses, j'ose espérer des jours meilleurs pour le berceau de mon enfance... Oui je le sens, avant que sept années soient écoulées, le Canada ne sera pas ce qu'il est aujourd'hui. Oui, j'espère, car ce peuple si malheureux, si tyrannisé est toujours resté le même, rien n'a pu le fléchir, ni les promesses fallacieuses et mensongères de l'Angleterre, ni son despotisme pour l'anglo-maniser. Il est resté pur au milieu de toutes ces corruptions qui l'entourent et qui forment toute la politique de la Grande Bretagne... Ah! c'est que nos infortunés frères ont gardé souvenance de leurs ancêtres; ils sont restés FRANÇAIS par le cœur, par la bravoure, par le courage, par les émotions, par l'honneur comme par la croyance; ils ont tous eu foi dans l'avenir; et un peuple qui a autant de conscience de sa dignité et de son courage, est un peuple qui ne peut jamais mourir....

C'est un moment de crise à passer, mais que le canon retentisse en Europe, que l'heure de la justice et de la réparation vienne à sonner au cadran des peuples opprimés, alors on verra s'accomplir des prodiges de valeur, on verra, dis-je, si tous nos pauvres compatriotes ne relèvent pas la tête pour renverser le joug qui les oppresse! L'instant approche, l'horizon s'obscurcit du côté de la Grande-Bretagne, de toutes parts, on s'agit devant son orgueilleuse audace qui le pousse jusqu'à injurier ses plus proches voisins, à trahir ses meilleurs amis. Ce que je dis ici, un autre l'a dit en Angleterre, et cet autre n'était pas un homme vulgaire, c'est M. Drummond, représentant, qui en plein parlement a eu la franchise, je l'oserais dire, le courage de dire à ses compatriotes que "le peuple anglais était le plus détesté de tout l'univers, en ce que tous les jours, il insultait ses plus proches voisins." Mais moi, j'ajoute dans mon humble obscurité, "qu'elle prenne garde cette ambitieuse Albion; la coupe se remplit, bientôt elle va déborder; et Dieu seul sait le châtement qui lui est réservé. Sébastopol a déjà prouvé sa faiblesse; qu'elle prenne garde qu'une autre guerre ne vienne détruire ce reste de prestige qu'elle conserve encore chez les puissances de second ordre. Car la France, pas plus que les États-Unis ne sont disposés à souffrir ses insolences. Français et Américains pensent de même; pourquoi d'ailleurs en serait-il autrement? L'Amérique ne doit-elle pas un peu de reconnaissance à cette nation à laquelle nous appartenons par la naissance et par la cœur, et n'est-ce pas à elle qu'elle doit une partie de son Indépendance? Le pavillon français n'a-t-il pas abrité son berceau? C'était un bien jeune et bien faible enfant quand Lafayette le prit sous sa protection; aujourd'hui, grâce à la valeur de ces français conduits par Lafayette et à la haute sagesse de l'illustre et immortel Washington, cet enfant n'est plus seulement un homme, c'est un géant, un colosse redoutable que rien ne peut faire trembler!...

Honneur donc à la France pour sa participation à l'Indépendance des États-Unis. Honneur, oui cent fois honneur à ces braves champions de l'Union Américaine. Que Dieu veuille toujours sur ces deux puissances. Que les deux étendards qui s'illustrèrent de tant d'éclat en 1773 et 1774 restent constamment unis en songeant que dans toutes les phases critiques des États-Unis, la France, loin de l'abandonner, leur a toujours tendu les bras. Faisons des vœux pour la continuation de cette entente cordiale. Faisons des vœux pour le bonheur et la prospérité de l'Union Américaine. Faisons des vœux pour que l'étendard étoilé des États-Unis soit toujours la boussole qui dirigera les pas des peuples opprimés de l'ancien comme du nouveau monde. Prions Dieu qu'il relève la France la pionnière de la civilisation, qu'il protège et bénisse le Canada, mon pays!

E. N. LACROIX.

Détroit le 30 Mars 1872.